

Les méthodologies qualitatives : de la théorie à la pratique

Anne Laperrière

Volume 5, numéro 2, automne 1987

L'autre sociologie : approches qualitatives de la réalité sociale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002023ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002023ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Laperrière, A. (1987). Les méthodologies qualitatives : de la théorie à la pratique. *Cahiers de recherche sociologique*, 5(2), 5–10.
<https://doi.org/10.7202/1002023ar>

Présentation

Les méthodologies qualitatives: de la théorie à la pratique*

Anne LAPERRIERE

Ce numéro sur les approches qualitatives en sciences humaines poursuit plusieurs objectifs. D'abord et avant tout, il veut présenter un éventail des méthodologies qualitatives actuelles à travers leur application concrète dans des recherches de pointe, touchant à différents champs de la sociologie. Ainsi, les écrits présentés touchent-ils à la sociologie de la culture, des sciences et de la santé et traitent-ils tour à tour des approches biographique et phénoménologique, de l'ethnométhodologie et de la "théorie ancrée" ou "émergente" (*grounded theory*). Une telle approche nous permet de voir comment les préoccupations méthodologiques se lient concrètement, dans le processus de recherche, à un ensemble d'interrogations épistémologiques, théoriques et substantives (c'est-à-dire liées à la nature de l'objet à l'étude) et d'apprécier les apports de ces méthodologies à la compréhension de phénomènes sociaux concrets. En deuxième lieu, nous avons voulu situer les approches qualitatives en regard des débats méthodologiques, épistémologiques et théoriques actuels. Enfin, ce numéro présente des utilisations possibles des approches qualitatives dans divers champs des sciences humaines, entre autres, dans des disciplines centrées sur l'intervention. Une bibliographie sélective clôt le numéro. Y sont présentés les principaux écrits parmi les plus récents sur les méthodologies qualitatives, quelques titres d'oeuvres classiques

* Nous tenons à remercier Alberto Cambrosio, Régine Robin et Isabelle Lasvergnas pour leur contribution à la préparation de ce numéro ainsi que Monique Cournoyer et, à nouveau, Alberto Cambrosio pour leur travail de révision des traductions.

ainsi qu'une liste plus détaillée des dernières publications québécoises sur la question.

Le numéro s'ouvre sur deux articles traitant de l'approche biographique qui a connu un regain récent, surtout en France et au Québec, dans le champ de la sociologie. Duchet reprend la quête de Ferrarotti et Catani en vue de développer une épistémologie propre au récit de vie, défini comme l'acte par lequel un narrateur-sujet "confère un sens à son expérience vécue, en l'organisant en une structure narrative propre" (p.13). Elle trouve réponse à cette quête dans la reconnaissance des phénomènes langagiers à l'oeuvre tant dans la cueillette que dans l'analyse des récits de vie, la situation narrative qui préside à l'échange constituant, selon l'auteure, l'originalité du récit de vie (p.18). En conséquence, elle propose de repenser les normes sociologiques en fonction d'un genre littéraire — le récit autobiographique — qui obéit à des lois précises, en vue d'"appréhender le rapport des formes mêmes du récit au social" (p.28). Une telle démarche garantirait à l'approche biographique une scientificité dans ses termes propres.

Bernier et Perrault, auteur(e)s de *L'artiste et l'oeuvre à faire*, abordent la méthode biographique en regard d'un objet de recherche spécifique et nous montrent comment le choix d'une méthodologie et du détail de ses procédures est intimement lié à cet objet. Cherchant à définir *ce qu'est un artiste*, ils passeront du récit de pratique à l'histoire de vie, dès lors que l'appartenance à la catégorie d'artiste se révélera comme *un destin personnel, une façon d'être, un rapport à l'oeuvre*. Les critères d'échantillonnage et de saturation des données se mouleront de même au contour de l'objet de recherche, en visant essentiellement la compréhension de l'univers subjectif des artistes. Le discours, plutôt que l'observation de faits, s'imposera comme le matériau pertinent de l'étude, et l'écriture du compte rendu de la recherche n'aura pour but que de mettre en valeur ce discours de l'acteur, dont le statut de vérité, s'il n'a "*rien à voir avec (...) une quelconque véracité des faits rapportés*", s'impose en regard de la véracité de "*l'identité postulée*" (p.43), objet de la recherche. Bref, cet article démontre fort bien l'usage d'"*une sociologie ayant comme base les connaissances individuelles d'une réalité*" (p.43) et comment l'approche biographique arrive, méthodologiquement, à appuyer un tel projet.

La version particulière de l'approche biographique pour laquelle ont opté Bernier et Perrault n'est pas sans parenté avec l'approche phénoménologique que nous présente brièvement Deschamps dans une

note de recherche portant, elle aussi, sur le processus de création artistique. Cette approche vise à restituer l'intégrité de l'expérience immédiate du monde et de son sens pour le sujet par le biais d'une démarche de description puis d'explicitation des unités de sens de ses actes et discours. Cette démarche, dont l'auteure nous expose les critères de validité, utilise ici l'expérience personnelle même de la chercheuse dans le processus d'élucidation du phénomène étudié.

Avec les articles de Lynch et de Fujimura, Star et Gerson, portant sur la sociologie des sciences et de la technologie, nous passons aux méthodologies qualitatives développées essentiellement en zone nord-américaine, ces trente dernières années: la théorie ancrée et l'ethnométhodologie.

C'est à partir de l'étude de la façon dont "*des êtres humains (...) travaillant ensemble avec les instruments de leur discipline (...) arrivent à constituer un ordre des choses*" (p.58) que Lynch compte cerner ce qu'est la science. D'entrée de jeu, il aborde de front une question qui concerne tout aussi bien l'ensemble des approches qualitatives que l'ethnométhodologie dont son article traite spécifiquement: pourquoi s'attarder au micro? N'est-il pas plus pertinent, pour le sociologue, de s'attacher au macro ou, à la limite, aux liens entre le micro et le macro? Soulignant qu'une telle position tient d'une confusion entre approche microsociologique et individualisme méthodologique, Lynch réaffirme la pertinence sociologique de l'approche ethnométhodologique, laquelle cherche à établir les "régularités massives qui conditionnent et contraignent les actions sociales" dans la vie quotidienne (p.54). Pour l'ethnométhodologue, micro et macro ne s'opposent pas, le micro fournissant au macro le contexte nécessaire à son actualisation. En conséquence, ce n'est qu'en observant comment les scientifiques "*extraient de la science*" des "*détails locaux*" de leurs pratiques quotidiennes que nous pourrions en venir à établir *ce qu'est* la science, démarche préalable à toute réflexion sur son *contenu social*.

Si Michael Lynch démontre bien la nécessité d'études microsociologiques en sociologie des sciences, il ne présente guère le profil concret de ces études. L'article de Fujimura, Star et Gerson vient éclairer cet aspect, en présentant quelques problématiques de recherche focalisées sur divers détails des pratiques quotidiennes des chercheurs de laboratoire: la détermination de la *faisabilité* d'un projet, le travail de *simplification* intrinsèque à la représentation scientifique des observations, la définition des *anomalies* suivant les contextes, etc...

Cet article fait par ailleurs particulièrement bien ressortir comment le découpage des objets de recherche est intimement lié à des options théoriques et conditionne le choix des méthodes. Ainsi, les objets de recherche que nous venons de présenter s'inscrivent-ils résolument dans la perspective théorique de l'interactionisme symbolique: les chercheurs-sociologues postulent que *"la science [pure] est le fruit d'une construction sociale"* et *"s'édifie à même les négociations que mènent entre eux des acteurs travaillant dans un contexte organisationnel"* (p.65); en conséquence, ils centrent leurs observations sur la négociation, entre scientifiques, des définitions de la faisabilité, des représentations, des anomalies, etc..., suivant les contextes de travail. La souplesse des catégories analytiques et l'analyse comparative constante qu'exige la prise en compte des contextes spécifiques des pratiques observées conditionne à son tour l'élection de la méthodologie "ancrée" par ces chercheurs: cette méthodologie s'est en effet développée spécifiquement en vue de permettre l'élaboration empirique des théories, via une construction graduelle des catégories analytiques pertinentes de celles-ci à partir de l'analyse des données du terrain.

Deslauriers nous présente avec clarté et concision, dans une note de recherche, les différentes étapes de l'analyse inductive dans la tradition de la méthodologie ancrée, qui cherche à donner sens aux observations *"à la lumière des processus sociaux qu'elles illustrent"* (p.149). Il en discute certains écueils — l'enfermement dans la logique des entrevues, l'excès de formalisation et le taylorisme de la connaissance — pour clore sur une réflexion originale concernant le rôle de l'intuition dans la recherche.

Si la méthodologie ancrée et l'ethnométhodologie ont été utilisées, plus souvent qu'autrement, en lien avec les théories de l'interactionisme symbolique, il n'en découle pas que ce lien soit obligatoire, comme le démontre la note de recherche de Cournoyer qui a travaillé, dans ses derniers terrains, à *"reconstituer l'univers de notions et de représentations entourant la santé"* (p.153) de femmes cries, puis de professionnel(le)s des services de péri-natalité. Par-delà les avantages proprement conceptuels liés à l'ouverture de la méthodologie ancrée mis de l'avant par Fujimura, Star et Gerson, Cournoyer en souligne d'autres apports, plus proches de sa préoccupation à rendre compte de la globalité, de la complexité et de la mouvance de l'expérience de ses répondant(e)s en regard d'une situation sociale spécifique.

L'article d'Alvaro Pires s'inscrit sous le deuxième objectif de ce numéro: il ré-affirme la nécessité d'assortir nos choix méthodologiques à nos objets de recherche, mais à partir d'arguments épistémologiques, cette fois-ci. Cherchant, à la suite de Gilles Houle, à développer une conception générale de la méthodologie, Pires fustige aussi bien le postulat de l'interchangeabilité des "*lettres et des chiffres*", qui a évacué la spécificité de chacun de ces matériaux et objets, que celui de l'existence d'une distinction *épistémologique* entre ceux-ci, qui a fondé la fausse antinomie entre qualitatif et quantitatif. Il en vient à conclure que les approches quantitatives et qualitatives

"ne se distinguent, à proprement parler, ni sur le plan épistémologique ni sur le plan méthodologique en général " (p.104); *"le recours à l'une ou l'autre (...) renvoie (...) aux objets à construire et aux propriétés mêmes de ces mesures qui nous donnent, selon leurs caractéristiques spécifiques, un accès différentiel (...) à (...) la réalité sociale "* (p.105).

Une table ronde réunissant des spécialistes de diverses méthodologies (approche biographique, théorie "ancrée", phénoménologie) et de plusieurs champs disciplinaires (sociologie, criminologie, éducation, psychologie et littérature) englobe et indique les points de dépassement des éléments de méthodologie discutés plus haut, en présentant certains débats actuels concernant les méthodologies qualitatives. A travers des références à leurs pratiques de recherche et d'enseignement, les participant(e)s y discutent des apports, des limites et des objets des méthodologies qualitatives et du contexte de leur résurgence. On y touche, entre autres, à la définition des limites de la subjectivité et de l'objectivité, aux difficultés de l'utilisation du discours des sujets, aux rapports entre méthodologies quantitatives et qualitatives ainsi qu'à la définition de ces dernières et enfin, à la problématique de l'intervention.

La note de recherche que signe Schecter propose enfin une mise en perspective radicale des méthodologies qualitatives en abordant de front une question qui n'avait été qu'esquissée dans la table ronde: pourquoi ce regain de vie du qualitatif, ces dernières années? Quelle en est la signification sociale? L'auteur se permet de douter de la subversivité des nouvelles approches qualitatives, car tout comme les approches quantitatives qu'elles ont détrônées, elles ont contribué, en négligeant d'élaborer une théorie *réflexive* du social, à réduire la notion de *totalité* sociale, jugée essentielle à toute sociologie critique. Cette centration

nouvelle sur la subjectivité pourrait bien correspondre à la transformation de celle-ci en une catégorie de la domination, à une époque où la société a "*tendance (...) à régler des procès sociaux par la construction et la manipulation idéologique d'une subjectivité pure*" (p.141). Aussi l'auteur plaide-t-il pour "*l'élaboration d'une phénoménologie radicale qui, par une déconstruction stratifiée de l'objet social, cherche à comprendre le rapport dialectique entre l'individu et la totalité...*" (p.141). Dans le cadre d'une telle entreprise, la méthodologie qualitative pourrait recouvrer le rôle subversif qu'elle s'était donné à ses débuts.

Anne LAPERRIÈRE
Département de sociologie
Université du Québec à Montréal